



CLASSIQUES  
GARNIER

DIETHELM (Marie-Bénédicte), « Claire de Duras, Chateaubriand et l'année des quatre romans, 1822 », in MAUREL-INDART (Hélène) (dir.), *Femmes artistes et écrivaines dans l'ombre des grands hommes*, p. 65-83

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08992-6.p.0065](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08992-6.p.0065)

© 2019. Classiques Garnier, Paris.

## CLAIRE DE DURAS, CHATEAUBRIAND ET L'ANNÉE DES QUATRE ROMANS, 1822

Le 16 janvier 1828, Claire de Kersaint, duchesse de Duras, s'éteint à Nice. Le 28 janvier suivant, un article, non signé mais écrit par Chateaubriand, rend – assez maigrement – hommage à la disparue. Les amis de celle-ci sont ulcérés de « cette liberté d'esprit » que manifeste l'écrivain « jusque dans le saisissement d'une douleur récente ». Madame Swetchine écrit à M<sup>me</sup> de Nesselrode : « Vous aurez vu un article sur M<sup>me</sup> de Duras dans le *Journal des Débats*, il est de M. de Chateaubriand ; ce que j'en aime le mieux, c'est tout ce qu'il n'y a pas mis<sup>1</sup>. » Pour Madame de Boigne, Chateaubriand « a à peine consenti à tracer un article bien froid dans une gazette pour honorer les cendres de Madame de Duras qui, pendant douze ans, n'avait vécu que pour lui<sup>2</sup> ». Pendant non pas douze ans, mais durant près de vingt ans, cette personne d'une intelligence brillante, d'un esprit vif et cultivé, à l'âme très haute, n'a en effet vécu que (ou presque) pour son « cher frère », le soutenant sans faille dans toutes ses entreprises tant littéraires que politiques. Elle-même – elle l'affirme – n'a jamais « songé à écrire<sup>3</sup> » pour son propre compte. Madame de Duras n'en noircit pas moins plusieurs carnets d'écrits personnels, ébauche des romans, entame deux traductions, projette des articles et même des pièces de théâtre, mais sans rien mener à terme.

---

1 *Lettres de Madame Swetchine* publiées par le comte de Falloux, lettre du 15 avril 1823, Paris, Librairie académique Perrin, 1901, 3 vol., t. I, p. 404.

2 Comtesse de Boigne, *Mémoires. Récits d'une tante*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 1986, 2 vol., t. I, p. 202. Nous indiquerons désormais : Boigne.

3 Jean Favre, *Précis historique sur la famille de Durfort Duras, dédié à Madame la comtesse de La Rochejaquelein, née de Durfort Duras*, Marmande, Imprimerie Avit Duberort, 1858, p. 194.

Tout change vers la fin du mois de novembre 1821. De ce moment et jusqu'au mois de novembre 1822 – et au terme d'un cheminement de création que nous avons tenté de retracer dans notre article « Claire de Duras et Alexandre de Humboldt : voyage au bout de la nuit<sup>4</sup> », Madame de Duras écrit un roman, puis deux, puis trois, puis quatre : *Ourika*, *Édouard*, *Olivier ou le Secret* et *Le Moine*<sup>5</sup>. « Une fois en train, pendant un an, je n'ai fait que cela », écrira-t-elle à Rosalie de Constant<sup>6</sup>. Son amie, M<sup>me</sup> Swetchine – que les lecteurs de Tocqueville connaissent bien –, écrit alors à Madame de Nesselrode :

Vous avez toujours rendu justice à l'étendue et à la justesse d'esprit de M<sup>me</sup> de Duras, mais vous ne lui connaissez pas un talent vraiment admirable et qui s'est développé avec une rapidité prodigieuse ; c'est celui d'écrire. Elle le portait en germe [...]. Au premier essai, l'histoire d'une jeune négresse [...] a si parfaitement réussi, lui a valu des suffrages si flatteurs, un succès si brillant, qu'il a été suivi par trois autres petits romans dont chacun suffirait à la réputation d'un auteur.

En effet, ces romans sont de petits chefs-d'œuvre :

Force et vérité dans la peinture de la passion, sagacité dans les aperçus, originalité dans les traits des caractères, style toujours approprié, toujours élégant, plein d'énergie et de fécondité, de pensées et d'images, quelque chose de si sûr dans la touche, et ce dernier mérite, personne n'a pu en être frappé plus que moi qui ai lu ces charmants ouvrages page par page, à mesure qu'elle les écrivait, et qui ai pu m'assurer par là que tout était de premier jet. C'est une vraie ressource qu'un talent créateur [...].<sup>7</sup>

---

4 In *De la Révolution à la Restauration : Claire de Duras (Brest 1777-Nice 1828), une femme de lettres et de pouvoir*, Actes du colloque de la Faculté des Lettres, Langues et Sciences humaines et sociales Victor-Ségalen – Brest –, des 27 et 28 novembre 2014, à paraître aux Presses Universitaires de Rennes.

5 Voir *Ourika*, *Édouard*, *Olivier ou le Secret*, introduction de Marc Fumaroli, éd. M.-B. Diethelm, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2007 ; *Le Moine du Saint-Bernard* est à paraître aux éditions Manucius.

6 À Rosalie de Constant, 15 mai 1824, in Abbé Gabriel Pailhès, *La Duchesse de Duras et Chateaubriand d'après des documents inédits*, Librairie Académique Perrin, 1910, p. 462. Nous indiquerons désormais : Pailhès.

7 *Lettres de Madame Swetchine*, op. cit. t. I, p. 302.

## LA « SŒUR » DÉVOUÉE

Pendant cette année des quatre romans, Chateaubriand est en grande partie absent, passant de Londres (où il exerce pendant près de six mois les fonctions d'ambassadeur) à Vérone où il assiste, en tant que plénipotentiaire, au congrès des puissances s'attachant à régler le sort de l'Espagne. Il va sans dire que Madame de Duras s'est dépensée sans compter pour obtenir que ces postes prestigieux lui soient offerts. Non contente de ce résultat, elle lui écrit presque tous les jours afin de le tenir au courant de tout ce qui, sur la scène française, peut contribuer à le soutenir dans sa tâche présente et son ambition future. Et quel soutien ! Les contemporains ont unanimement souligné le dévouement propre au caractère de Madame de Duras. Alexandre de Humboldt signale sans relâche la « bienveillance affectueuse<sup>8</sup> » de son amie de la rue de Varenne. Villemain souligne sa « chaleur de dévouement sans égale<sup>9</sup> ». Félicie de La Rochejaquelein dit de sa mère que « cette animation du plaisir de rendre service et d'être dévouée à ceux qu'elle aimait [...] était un des traits de son caractère<sup>10</sup> ». Pour Barante, « ses amis [...] seuls ont pu connaître tout ce qu'il y avait de vrai, d'actif, de dévoué, de passionné dans son généreux caractère<sup>11</sup> ». « Bienveillante pour tout le monde, aimant à rendre service et y mettant beaucoup de suite, elle était également constante dans ses affections<sup>12</sup> », écrit Madame de Maillé.

La surabondante correspondance de l'année 1822 témoigne assez de ce « généreux caractère » de Madame de Duras dont Chateaubriand, « l'objet de son culte », est le principal bénéficiaire. Puisque le « cher frère » est à Londres, Madame de Duras s'abonne à plusieurs journaux anglais : « Je me suis abonnée à *Galignani* et lis la gazette anglaise, je lis le *report on the State of the Nation* et j'ai vu hier soir l'ambassadeur

8 Alexandre de Humboldt, *Lettres à Claire de Duras, 1814-1828*, préface de Marc Fumaroli, introduction et édition Marie-Bénédicte Diethelm, Paris, Manucius, 2016, p. 234.

9 A.-F. Villemain, *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, Bruxelles, Méline, Cans et compagnie, 1854, p. 318.

10 Félicie de La Rochejaquelein à M<sup>me</sup> de La Tour du Pin, coll. particulière.

11 Prosper de Barante, « M<sup>me</sup> la duchesse de Duras », *Mercure du XIX<sup>e</sup> siècle*, 1828, t. XX, p. 238-241.

12 Duchesse de Maillé, *Souvenirs des deux Restaurations, Journal inédit*. Éd. de Xavier de la Fournière, Paris, Librairie académique Perrin, 1984, p. 231.

d'Angleterre, et tout cela c'est toujours vous<sup>13</sup> », lui écrit-elle le jour de son départ, le 4 avril 1822. Du côté français, elle lit chaque jour le *Moniteur* et les *Débats*, consulte également les brochures politiques nouvelles. Plusieurs fois par semaine, elle rédige également à l'attention de Chateaubriand de longues gazettes, enfin publiées, afin de l'informer de tout ce qui peut lui être utile. Tout cela en tenant le premier salon de Paris, entièrement dévoué aux intérêts de l'ambassadeur : « M. de Chateaubriand [est] le dieu [...] du salon de la rue de Varennes<sup>14</sup> » ; et elle intervient sans relâche afin d'obtenir sa désignation de plénipotentiaire à Vérone. Il lui faudra une persistante détermination, puisqu'il lui faut lutter contre l'opinion bien établie qui veut que Chateaubriand ne soit « jamais qu'en ennemi redoutable et toujours ami inutile<sup>15</sup> ».

Pendant cette même année, et en dépit d'une santé très fragile, Madame de Duras parvient également à composer et à mener à terme quatre romans de décembre 1821 à décembre 1822. Mais Chateaubriand peine à reconnaître la fièvre créatrice qui s'est emparée de son amie. Après avoir manifesté un certain intérêt, il se montre rapidement surpris et, plus encore, irrité d'une activité autonome qui se développe – lui semble-t-il – à son détriment. Entendons au détriment de ses propres intérêts, c'est-à-dire de sa carrière diplomatique et politique. L'examen de la correspondance échangée par les deux amis laisse peu de doute à cet égard.

Le 20 novembre 1821, Madame de Duras note dans le journal qu'elle tiendra plus ou moins régulièrement jusqu'en 1827 :

On va donner une tragédie intitulée *Le Paria* [pièce de Casimir Delavigne représentée pour la première fois le 1<sup>er</sup> décembre 1821]. Si M. Lavigne [*sic*] a senti tout le parti que le talent peut tirer du sentiment douloureux de l'isolement, il aura fait un bel ouvrage. [...] Celui que la société rejette de son sein est par cela seul le plus malheureux des êtres. Cette situation est admirablement peinte dans *Le Lépreux*, elle fait presque tout l'intérêt de *Philoctète*. Je voudrais qu'on traitât avec talent un autre sujet, c'est un événement qui s'est passé de nos jours [et dont] j'ai été témoin<sup>16</sup>.

13 Chateaubriand, Delphine de Custine, Claire de Duras, *L'Amante et l'amie. Lettres inédites 1804-1828*, Gallimard, NRF, 2017, p. 253. Nous indiquerons désormais : *L'Amante et l'amie*.

14 A.-F. Villemain, *op. cit.*, p. 328.

15 *Lettres de Madame Swetchine, op. cit.*, t. I, p. 412.

16 *Ourika, Édouard, Olivier ou le Secret*, introduction par Marc Fumaroli, édition établie par M.-B. Diethelm, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2007, p. 327.

Le sujet de l'isolement, ce « véritable malheur », a donc été traité par Xavier de Maistre, dont Madame de Duras a lu avec admiration *Le Lépreux de la cité d'Aoste*, et à qui elle adressera un exemplaire d'*Ourika*. C'est le thème principal du *Philoctète* de Sophocle qui, retouché par Laharpe, est régulièrement donné sur la scène du Théâtre-français. Mais Casimir Delavigne saura-t-il tirer parti du « douloureux sujet de l'isolement » ? Claire, qui en doute (et à juste titre) songe à l'histoire, à la fois simple et tragique, de la petite Ourika, dont elle a bien connu la « bienfaitrice », Madame de Beauvau :

Le chevalier de Boufflers avait rapporté du Sénégal à Mad[am]e la maréchale de Beauvau une petite négresse à peine âgée de deux ans, on la nomma Ourika, et elle devint dans le salon de M<sup>me</sup> de Beauvau le jouet et l'amusement de la société [...] <sup>17</sup>.

Madame de Duras, dans un premier temps, ne conte pas elle-même ce fait qui la touche pourtant si profondément :

M<sup>me</sup> de Duras n'avait jamais songé à devenir auteur : ce fut par une circonstance toute fortuite qu'elle écrivit *Ourika*. Un jour elle racontait devant M. le baron de Vignet, diplomate, neveu de M. le comte de Maistre, l'histoire d'une jeune négresse, venue du Sénégal, et qui avait été confiée à M<sup>me</sup> la princesse de Beauvau <sup>18</sup>.

La première réaction de la duchesse est de proposer à Louis de Vignet (1789-1839), jeune diplomate assidu rue de Varenne, neveu de Xavier – et de Joseph – de Maistre, la tâche de mettre en forme cette histoire : « M<sup>me</sup> de Duras engageait M. de Vignet à écrire une nouvelle sur un sujet si intéressant. » Or, Vignet engage Madame de Duras à tenter l'aventure : « M. de Vignet la supplia d'essayer de l'écrire elle-même. » Le résultat est instantané : « Le lendemain, ce touchant récit tombait de la plume de M<sup>me</sup> de Duras, et devenait la première révélation d'un talent qui s'ignorait lui-même <sup>19</sup>. » L'auteur de cette notice exagère. Mais à peine.

<sup>17</sup> Collection d'autographes de la Maison de Chateaubriand-La Vallée-aux-loups.

<sup>18</sup> Jean Favre, *Précis historique sur la famille de Durfort Duras*, op. cit., p. 194.

<sup>19</sup> *Idem*.

## CRÉATRICE, MALGRÉ ELLE

Car Madame de Duras écrit presque d'un trait son *Ourika*. Chateaubriand est le premier informé. Le 1<sup>er</sup> décembre, étant un peu souffrant, il écrit à sa « sœur » : « L'honneur de Laënnec est en sûreté. Sans *Ourika*, la fièvre quarte était assurée. » Autrement dit, une fièvre qui eût pu se prolonger au-delà de quatre jours a cessé grâce à la lecture du début de ce petit chef-d'œuvre. Le 6 décembre, Madame de Duras ayant donné la suite d'*Ourika* à son « frère », nouveau billet de celui-ci : « Je tâcherai [...] de vous voir demain. J'espère qu'*Ourika* sera morte<sup>20</sup>. »

Chateaubriand, on le voit, n'est que le spectateur de ce surgissement créatif. Toutefois, en dépit de ses propres préoccupations – l'ambassade d'importance qu'il souhaite puisque le ministère des Affaires étrangères qu'il convoite lui échappe –, il semble encourager sa « sœur » à écrire et il comprend l'état dans lequel elle se trouve :

Allez donc à Saint-Cloud avec *Ourika*, et vous me direz demain matin ce que vous aurez fait. J'ai été comme cela : toutes les monarchies du monde se seraient écroulées autour de moi que je leur aurais préféré un cheveu d'Atala (9 décembre 1821).

Puis, lorsque Madame de Duras lui soumet son manuscrit, il lui écrit le 15 ou le 16 décembre : « *Ourika* n'a point perdu, et en lisant les premières pages, j'ai pleuré ». Puis à la fin du mois de décembre : « Je suis tout ému d'*Ourika*<sup>21</sup>. »

Le 8 janvier 1822, Madame de Duras note dans son journal : « J'ai fait *Ourika*, je ne sais si j'ai réussi<sup>22</sup>. » Immédiatement après, elle entreprend la rédaction de son deuxième roman. Aucune mention n'est portée dans son *Journal* mais Chateaubriand est, une fois de plus, le premier au courant : « Achevez *L'Avocat [Édouard]* », lui écrit-il le 7 février 1822.

20 Chateaubriand, *Correspondance générale*, éd. Béatrice d'Andlau, Pierre Christophorov, Pierre Riberette et Agnès Kettler en cours de publication, Paris, Gallimard, 9 vol. parus (1977-2015) couvrant les années 1789-1822 et juin 1824-1835. Cette correspondance est citée ainsi : CG, suivie de la tomaisson et du numéro de page. Ici, CG, t. IV, p. 220 et 222.

21 *Ibid.*, p. 223 et 233.

22 *Journal 1821-1827, Collection d'autographes de la Maison de Chateaubriand-La Vallée-aux-loups.*

« Vous me le lirez demain. » Dans le même temps, Madame de Duras, sollicitée de toutes parts, entreprend de lire *Ourika* à haute voix. L'une des premières personnes à entendre cette lecture est la princesse de Poix – tante de Madame de Duras – qui a vécu au cœur du petit univers de la véritable Ourika (la maréchale de Beauvau est la deuxième femme de son propre père). La princesse d'Hénin, grande amie de Madame de Poix, annonce à sa nièce Lucy de La Tour du Pin, dont le mari est en poste à Turin, qu'elle a assisté à cette lecture. Aussitôt, celle-ci écrit à Félicie de La Rochejaquelein, la fille aînée de la duchesse, dont elle est très proche, une lettre du 11 mars 1822 :

Parlez-moi, chère amie, toutes affaires cessantes, *du livre* de votre mère ; qu'est-ce, je vous prie ? Est-ce de la Politique, de la morale, du Roman, des Pensées ? L'avez-vous entendu lire ? [...] Écrivez-moi cela au plus vite ; ma tante [la princesse d'Hénin] nous mande qu'elle l'a lu chez M<sup>me</sup> de Poix. Je vois d'ici la petite table, le verre d'eau et de sucre et les deux bougies<sup>23</sup>.

Le 5 avril, Madame de Duras réfléchit aux deux ouvrages qu'elle a achevés : « Ces romans m'ont fait du mal, ils ont été remuer au fond de mon âme un vieux reste de vie qui ne servira qu'à souffrir ». La duchesse se sent d'autant plus encline à la mélancolie que Chateaubriand est parti pour Londres : « J'ai fait arrêter toutes mes pendules pour ne plus entendre sonner toutes ces heures où vous ne viendrez plus, je suis triste à mort ce matin<sup>24</sup>. »

Le nouvel ambassadeur est, de son côté, loin d'être aussi abattu. Il est parti de Paris avec l'intention décidée d'éblouir les Britanniques. Si l'on en croit le duc de Broglie, il n'y parvient guère : il « faisa[i]t grand état de son importance, qui n'était pas bien grande dans cet immense *emporium*<sup>25</sup> ». De plus, ses attachés d'ambassade ont maladroitement signalé, avant l'arrivée de leur chef, sa grande réputation de séducteur. Marcellus, selon Madame de Lieven, insiste sur le cas de trois duchesses mortes d'amour pour ce terrible homme au cœur « de glace » (« *assuring us*

23 Chateaubriand, *CG*, t. IV, p. 244. Marquise de La Tour du Pin, *Journal d'une femme de cinquante ans, suivi d'extraits inédits de sa correspondance*, éd. Christian de Liedekerke Beaufort, Paris, Mercure de France, coll. « Le Temps retrouvé », 1979, p. 384 ; vérifié sur l'autographe (coll. particulière).

24 Madame de Duras, *Journal 1821-1827, Collection d'autographes de la Maison de Chateaubriand-La Vallée-aux-loups ; L'Amante et l'amie*, p. 254-255.

25 Victor de Broglie, *Souvenirs du feu duc de Broglie. 1785-1870*, édition établie par Albert de Broglie, Paris, Calmann-Lévy, 1886, 4 vol., t. I, p. 234.



*that his heart is of ice*»), mais il a le malheur d'ajouter un détail comique (une cuisse cassée) qui suscite immédiatement la plaisanterie :

*April 2. M. de Chateaubriand arrives tomorrow. The attachés have taken it into their heads to advertise him as a romantic hero; and, yesterday, at a big diplomatic dinner, M. de Marcellus told us that one Duchess had died of love for him, that another had gone off her head, and that a third had fractured her thigh. [...] The whole table burst out laughing. The speaker was filled with righteous indignation that anyone could laugh about a thigh fractured in honour of the author of Les Martyrs. [...] The thought of the broken thigh will be too much for my gravity when I meet him<sup>26</sup>...*

« 2 avril. M. de Chateaubriand arrive demain. Ses attachés se sont mis en tête de l'annoncer comme un héros romantique ; et, hier, à un grand dîner diplomatique, M. de Marcellus nous a dit qu'une duchesse était morte d'amour pour lui, qu'une autre avait perdu la tête, et qu'une troisième avait eu la cuisse cassée. [...] La table entière a éclaté de rire. Le conteur était rempli d'une vertueuse indignation à l'idée qu'on puisse rire à propos d'une cuisse cassée en l'honneur de l'auteur des *Martyrs* [...]. La pensée de la cuisse cassée sera trop forte pour je puisse garder mon sérieux la prochaine fois que je le rencontrerai... »

Lorsque le héros arrive en personne, il ne fait aucune conquête d'importance. Autant en Prusse, Chateaubriand avait été comblé d'égards par la famille royale de Prusse et, notamment, par la duchesse de Cumberland, ex-très jolie femme et sœur de la défunte reine Louise, autant les grandes dames anglaises demeurent réservées à son égard et il devra se contenter pour tout potage amoureux de la bourgeoise – et française – « M<sup>me</sup> Lafont » : *very small fish indeed*... En dépit de ce qu'il assure à la duchesse – il lui écrit le 28 mai 1822 : « Je ne sais plus ce que j'ai à faire dans ce pays ; toutes mes *conquêtes* sont faites<sup>27</sup> » –, sa surprise et son mécontentement sont extrêmes si l'on en croit Madame de Lieven :

*He is rude, disagreeable, and affects to treat the English as if they were dirt. He seizes on little things and ignores important. He displays a complete lack of taste and courtesy. His acquaintances say it is because no one has fallen in love with him. He goes about with a sentimental, dreamy air and a heart for sale but nobody wants it<sup>28</sup>.*

« Il est brusque, désagréable et affecte de traiter les Anglais comme de la poussière. Il s'occupe des petites choses et ignore celles qui sont importantes.

26 *The Private Letters of Princess Lieven to Prince Metternich, 1820-1826*, édition établie par Peter Quennell, Londres, John Murray, 1937, p. 166.

27 Chateaubriand, *CG*, t. V, p. 124.

28 *The Private Letters of Princess Lieven to Prince Metternich, 1820-1826*, éd. Peter Quennell, Londres, John Murray, 1937, p. 168-169.

Il manifeste un manque de goût et de courtoisie complet. Ses connaissances disent que c'est parce que personne n'est tombé amoureux de lui. Il erre avec un air sentimental, rêveur et un cœur à prendre mais personne n'en veut. »

Madame de Boigne confirme ce point :

Monsieur de Chateaubriand avait été enchanté d'être nommé ambassadeur en Angleterre où il remplaça le duc Decazes. Son imagination mobile jouissait du contraste de déployer les pompes diplomatiques là où il avait traîné l'existence de l'obscur émigré. Ce bonheur fut moins vif qu'il n'avait prévu, d'autant que sa gloire personnelle ne jette pas de grands rayons hors de France. Quelle qu'en soit la raison, monsieur de Chateaubriand n'est point apprécié hors de France, et c'est ce qui, en tout temps, lui a rendu impossible de séjourner dans d'autres pays<sup>29</sup>.

#### CHATEAUBRIAND ASSOURDI DES ROMANS DE MADAME DE DURAS

Comble de contrariété, le nouvel ambassadeur arrive en Angleterre pour être accablé de Madame de Duras et de ses romans. Lui, l'auteur de *René*, d'*Atala*, du *Génie du christianisme*, des *Martyrs*, est soumis à un feu roulant de questions qui ne concernent même pas ses propres ouvrages. Les membres de la haute société anglaise connaissent tous Madame de Duras de longue date. Immédiatement informés de l'existence des romans de celle-ci, ils ont eu vent des lectures qui en ont été faites. Comme le remarque M<sup>me</sup> Swetchine : « Les salons de toutes les capitales du monde se touchent aujourd'hui<sup>30</sup>. » La Prusse, le Piémont, et maintenant Londres ne bruissent que d'*Ourika*, puis d'*Édouard*, dont l'annonce produit un effet foudroyant. Aussi le cher frère écrit-il aigrement de Londres le 23 avril à sa « sœur » : « Vous dites que je ne parle de vous à personne, cela serait difficile car tout le monde me parle de vous et de vos romans<sup>31</sup>. » Au premier rang de ces admirateurs de la duchesse est l'illustre Wellington : « Le duc de Wellington veut savoir

29 Comtesse de Boigne, t. II, p. 61-62.

30 *Lettres de Madame Swetchine, op. cit.*, t. I, p. 355.

31 Chateaubriand, *CG*, t. V, p. 64.

si c'est aussi beau qu'une bataille, et pour vous amener à un traité, il va m'envoyer pour vous un grand livre sur les monuments gothiques. » Ce « grand livre », qui arrivera un peu plus tard, est en effet magnifique, il s'agit du considérable *History and Antiquities of the Metropolitan Church of Canterbury* de John Britton de 1821. Le 25 juillet 1822, Madame de Duras chargera son « frère » de transmettre au duc l'expression de sa gratitude : « Voici mes remerciements pour le duc de Wellington, ce qu'il m'a envoyé est une bibliothèque tout entière, j'ai surtout été ravie de *Brittons Gothic Views*<sup>32</sup>. » De même, Lord Bristol, Lady Malmesbury, Sir Charles Stuart, les Misses Berry, la duchesse de Devonshire, Lady Granville, Lady Anna-Maria, la fille de Lord Minto, Canning, Lady Canning, les Ellis et cent autres, tous habitués du salon de Madame de Duras, qui les mentionne à plusieurs reprises dans son journal, sont également avides de savoir ce qu'il en est des ouvrages de leur amie. Ceux qui, comme Lord Lansdowne, arrivent de Paris, ne tarissent pas d'éloges à ce sujet. C'est Chateaubriand lui-même qui le souligne : « Lord Lansdowne est arrivé, il me parle admirablement d'*Ourika* » (7 mai); la charmante Lady Glengall, dont Lawrence a laissé un beau portrait, porte « aux nues » Madame de Duras<sup>33</sup>; elle désire à toute force savoir si les écrits de celle-ci seront publiés et si elle peut les lire : « Lady Glengall veut que je les fasse venir par la poste. » (23 avril). La duchesse répond à ce sujet à Chateaubriand le 21 avril : « Dites mille choses à Lady Glengall et dites-lui que je n'imprimerai rien<sup>34</sup>. » Lady Mansfield est tout aussi agitée : « Lady Man[s]field voulait que je les [les romans de M<sup>me</sup> de Duras] lui raconte hier au soir<sup>35</sup>. » Agitation bien naturelle puisque la famille de Lord Mansfield a connu une situation analogue à celle que peint Madame de Duras dans *Ourika* : celle de la fameuse Dido Belle (1761-1804), jeune fille de couleur, élevée à Kenwood House, et dont un beau portrait porte le témoignage<sup>36</sup>. Lady Mansfield est donc particulièrement curieuse de l'équivalent français de la jolie Dido.

Au même moment, James de Rothschild se rend en Angleterre pour y négocier un emprunt. Le banquier (« votre protégé Rothschild », selon

32 *L'Amante et l'amie*, p. 315.

33 Chateaubriand, *CG*, V, p. 94, 64.

34 *L'Amante et l'amie*, p. 176 et 265.

35 Chateaubriand, *CG*, V, p. 94, 64.

36 Ce portrait (*Dido Elizabeth Belle avec sa cousine Elizabeth Murray*, 1778 environ) se trouve actuellement en Écosse (Scone Palace).

Chateaubriand) dîne donc à l'ambassade de France le 21 avril : « Roschild [*sic*] qui a dîné chez moi avant-hier est en adoration de vous, il tit que vous êtes une vemme de chénie<sup>37</sup>. » Le « chénie » que Rothschild reconnaît à Madame de Duras dans la foulée de ces personnes, est encore une allusion au talent d'écrivain de la duchesse. Chateaubriand commence à être exaspéré de cet intérêt qui n'est pas pour lui. Comme le dit Madame de Boigne : « M. de Chateaubriand [...] ne s'est jamais occupé que de lui-même et de se faire un piédestal d'où il puisse dominer sur son siècle ». Ne pas être le centre du monde lui est intolérable : « Il s'est toujours fait une petite atmosphère à part dont il a été le soleil. Dès qu'il en sort, il est saisi de l'air extérieur d'une façon si pénible qu'il devient d'une maussaderie insupportable ». Il devient alors « odieux<sup>38</sup> ».

Chateaubriand, ulcéré de tout ce bruit qui ne le concerne pas, se transforme donc – selon l'expression de Madame de Duras – en un véritable « fagot d'épines ». Son admiration pour le talent de son amie devient une humeur noire. Il lui fait des « tracasseries » à propos de tout et de rien. Ayant appris qu'à Paris on ne parle plus que d'*Édouard*, le deuxième roman de sa « sœur », il se plaint avec une insigne mauvaise foi qu'elle ne l'ait pas informé des lectures qu'elle en fait : « Vous ne dites pas tout », commence-t-il sombrement. En effet, son ami Frisell, venu à Londres, s'empresse d'apprendre à Chateaubriand qu'il a assisté à Paris à des lectures d'*Édouard* au sein de la meilleure compagnie. Le cher frère, offensé, écrit donc à sa sœur : « Vous lisez souvent *Édouard* que vous ne désirez montrer à personne. » Puis il spécifie son grief : « Vous l'avez lu à M<sup>me</sup> de Dino et à M<sup>me</sup> de Vintimille. Frisell y était. »

Ce qui irrite Chateaubriand, c'est d'une part que ces lectures aient eu lieu et d'autre part qu'il n'en ait rien su. Prompt à interpréter de la manière la plus malveillante cette omission, il estime que si sa sœur a conservé le silence, c'est par « honte » (« vous êtes un peu honteuse de votre faiblesse »). Et quelle serait la cause de cette mauvaise honte si ce n'est la « vanité d'auteur » dont la « chère sœur » serait possédée ? Et qui la prive de son discernement ordinaire. Et qui risque de la couvrir de ridicule. Quelle folie, ajoute-t-il méchamment, de lire *Édouard* à la duchesse de Dino qui n'est pas indulgente (« Prenez garde à M<sup>me</sup> de Dino, je ne vous la voudrais

37 Lettre citée dans *La Duchesse de Duras et ses amis, Chateaubriand. Autographes & manuscrits*, jeudi 24 octobre 2013, vente Pierre Bergé, expert Thierry Bodin, n°98, 18-23 avril 1822, p. 76.

38 Boigne, t. I, p. 200.

pas pour amie. ») et à Madame de Vintimille qu'elle connaît trop peu à la différence de Chateaubriand lui-même, qui la fréquente de longue date, puisqu'elle faisait partie de la petite société de la rue Neuve-de-Luxembourg au temps de Madame de Beaumont : « Quant à M<sup>me</sup> de Vintimille, c'est une femme d'esprit que j'ai beaucoup connue, mais vous, vous la connaissez à peine, et votre confiance me paraît extraordinaire. » Par ailleurs, quelle idée d'« envoyer [un] manuscrit à une personne aussi aigre et moqueuse que M<sup>me</sup> de Montcalm ». Bref, la pauvre sœur ne fait que des sottises, sous l'influence du funeste « amour-propre d'auteur » qui la possède. Il lui aura même écrit, dédaigneux : « Est-ce que vous comptez imprimer ? », ravalant les ouvrages de son amie au rang d'opuscules impubliables tout juste bons à distraire quelques oisifs. Chateaubriand veut bien ensuite manifester quelque indulgence à l'égard de la coupable : « Je reconnais là toutes les faiblesses que j'ai eues moi-même. » Il achève sa mercuriale par ces mots de bénignité supérieure : « Quand vous serez comme moi un vieil auteur, vous prodiguerez moins votre talent et vos ouvrages<sup>39</sup>. »

Madame de Duras est naturellement fort blessée de cette lettre du 4 juin 1822. Elle répond à son « frère » : « Assurément si les lettres que vous écrivez à l'Abbaye [M<sup>me</sup> Récamier] sont aussi sèches et aussi aigres que celles que vous m'adressez, je ne les envie guère<sup>40</sup>. » Elle ajoute que ce qui la peine, c'est non pas tant l'indifférence manifestée par son frère à l'égard de ce qu'elle a écrit que son peu d'amitié :

Un autre à votre place eût joui de ce que j'avais eu un succès, mais je conclus, par votre lettre, que M. Frisell vous a dit qu'on s'était moqué de moi, eh bien, cher frère, cela me serait égal si seulement vous en étiez fâché<sup>41</sup>.

Et elle tente de lui expliquer, le plus exactement possible, ce qu'il en est de cette nouvelle activité :

Je voudrais que vous me connaissiez assez pour savoir à quel point tout cela est hors de ma vie ! J'écris, au lieu de faire de la tapisserie. Cela fatigue moins mes yeux, et cela me fait du bien, en ce que cela occupe mon esprit d'autre chose que de moi, sans pourtant m'en trop écarter ; on joue ainsi de son âme comme d'un instrument, on voit quel son cela rend dans telle ou

39 *L'Amante et l'amie*, p. 232 ; Chateaubriand, *CG*, t. V, 4 juin 1822, p. 136-137 : toutes les précédentes citations sont dans cette même lettre.

40 *L'Amante et l'amie*, p. 296-297.

41 *Ibid.*, p. 297.

telle position, voilà ce que je trouve d'agréable à cette occupation nouvelle, cela fait vivre sans faire souffrir, mais quant au résultat il en sera ce qu'il plaira à Dieu, et c'est de toutes les choses de ma vie, celle où j'ai mis le moins d'amour-propre, et où je me suis sentie plus indépendante des autres. Voilà qui est fini, j'ai dû vous répondre mais *ne craignez pas que je vous ennuie de mes livres* [nous soulignons], si vous étiez ici, vous subiriez mes lectures peut-être, mais de loin, vous n'en entendrez pas parler<sup>42</sup>.

D'ailleurs, personne ne subit ces lectures qu'on lui demande instamment : « Malgré *mon amour-propre d'auteur* vous ne me verrez jamais jeter à la tête ce que je fais, je hais tant les lectures que pour en faire une il faut que je sois trois fois sûre qu'elle est désirée<sup>43</sup>. » Puis elle s'explique : « Je ne vous ai pas parlé d'*Édouard*, parce que (vous ne l'avez peut-être pas *remarqué*) je cherchais à ne remplir mes lettres que de ce qui pouvait vous intéresser. » Autrement dit, Madame de Duras n'a pas cru que le sort de son « Avocat » toucherait suffisamment son cher frère : « Je n'ai pas assez de confiance en vous pour vous parler ainsi de moi, de *moi-même*<sup>44</sup>. » D'ailleurs, l'empressement et le succès de ces lectures surprennent toujours Madame de Duras, demeurée – quoi qu'en pense Chateaubriand – d'une grande modestie. Elle écrira plus tard à sa fille cadette : « Tout le monde a pleuré ce matin en lisant *Édouard*. Est-ce que réellement j'aurais fait quelque chose de bon ? Je vois de si charmants aveuglements dans ce genre que je crois toujours le[s ?] partager<sup>45</sup>. »

Et voici pourquoi elle n'a cessé, dans ses lettres à Chateaubriand, de faire allusion à *Édouard* dont son frère ne lui parlait plus : « J'ai besoin pour cela d'être encouragée et qu'on me le demande *plusieurs fois*<sup>46</sup>. » Ce qu'a fait « *même* M<sup>me</sup> de Vintimille », cette personne très remarquable que Chateaubriand accuse sa « sœur » de trop peu connaître. Grande joie pour Madame de Duras : « J'étais bien aise de le lui lire, parce que c'est à mon avis la femme la plus spirituelle qu'il y ait à Paris. » La duchesse a agi de même avec « Léontine » (Madame Alfred de Noailles, fille de la chère « Mouche ») : « J'ai laissé Léontine me prier longtemps, et écrire deux ou trois billets, avant que de consentir à lire<sup>47</sup>. » Or Léontine de

42 *Ibid.*

43 *Ibid.*

44 *L'Amante et l'amie*, p. 298, 292, 297.

45 *Lettres à la duchesse de Rauzan*, collection particulière.

46 *Ibid.*

47 *L'Amante et l'amie*, p. 297.

Noailles est fort intelligente : « *M<sup>me</sup> Alfred is very clever and entertaining, and [...] under all her évaporé manner [...], she has l'esprit le plus solide et les connaissances les plus profondes*<sup>48</sup>. » En ce qui concerne Madame de Montcalm, voici ce qui s'est passé : « Je vous ai mandé que j'avais prêté *Édouard* à M<sup>me</sup> de Montcalm parce qu'elle m'a persécutée de billets et de demandes<sup>49</sup>. »

Et puis, ajoute-t-elle non sans tristesse : « Est-ce que vous vous souvenez encore d'Édouard ? Au milieu de toutes les fumées de l'ambition et de la vanité satisfaite, est-ce que vous pensez encore à ce pauvre garçon si simple et qui savait si bien aimer<sup>50</sup> ? » Piqué au vif de cette comparaison qui ne lui est aucunement favorable, Chateaubriand répondra par quelques phrases sèches : « Eudore [le héros des *Martyrs*] me fait souvenir d'Édouard. Frisell ne m'a fait aucun comméragé ; il parle admirablement d'Édouard et l'aime autant que moi<sup>51</sup>. »

Quelques semaines plus tard, Madame de Duras a repris quelque goût à la vie et entretient son « cher frère » d'un nouveau projet littéraire. Mais cette fois-ci, elle a pris toutes les précautions susceptibles de lui concilier la bienveillance de son terrible argus, lui écrivant le 15 juillet 1822 : « Savez-vous que je suis en train d'un certain sujet dont vous étiez tenté, [...] d'un certain paria, à sa manière, un abbé de Saint-Gildas. » Cet Abélard, c'est Olivier de Sancerre, le héros du roman dont elle est « en train » : « Mon roman [*Olivier ou le Secret*] ne va pas mal, cela ne vous fait rien, n'est-ce pas<sup>52</sup> ? » Madame de Duras a choisi un sujet lui venant de son « cher frère » (il en a été « tenté ») et elle a, de surcroît, choisi un thème, l'impuissance, qui devrait rendre impossible – du moins le croit-elle – une exposition publique : « Vous ne parlerez plus, j'espère, de mon *amour-propre d'auteur* [puisque] je fais un ouvrage que je ne pourrai jamais montrer à personne. » Ceci afin de montrer à son frère combien la vanité d'auteur n'est pas son fait. Ajoutant encore le 1<sup>er</sup> août : « Si cela ne vaut rien, je le jeterai au feu et il n'y aura pas grand mal<sup>53</sup>. »

48 *Letters of Harriet Countess Granville 1810-1845*, London, Longmans, Green, and Co., 1894, 2 vol., t. I, p. 341.

49 *L'Amante et l'amie*, p. 298.

50 *Ibid.*, p. 292.

51 *Ibid.*, p. 301.

52 *Ibid.*, p. 315.

53 *Ibid.*, p. 317.

Toutes ces précautions ne servent de rien. Au mois d'août, pendant que la rédaction d'*Olivier* avance, le cher frère écrit furieusement le 2 août à sa « sœur » que, puisqu'elle a « été occupée du roman », elle ne s'est pas souciée de ses affaires à lui et que, à cause de cela, sa nomination de plénipotentiaire au congrès de Vérone est compromise : « Non, Adrien n'ira pas au congrès, mais je n'irai pas non plus ; voilà le fait. J'admire votre légèreté<sup>54</sup>. » Ce reproche atteint Claire plus qu'on ne peut le dire : « ma légèreté, vous croyez donc m'affliger éternellement<sup>55</sup> ». Elle lui répond donc – toujours le 5 août – qu'elle n'a pas cessé un instant de tâcher d'obtenir ce qu'il souhaite si passionnément puis elle ajoute :

Vous êtes le plus *ingrat* de tous les hommes ; je vous le dis dans la ferme conviction de mon esprit et dans la tristesse de mon cœur. Le roman n'a rien à faire avec ce qui est sérieux dans ma vie, s'il me distraît un moment et donne le change à des sentiments amers, ne m'enviez pas cette distraction, je voudrais bien qu'elle en vînt à la légèreté, je n'ai malheureusement pas besoin des affaires pour perdre mes illusions sur la race humaine, la vieillesse suffit [...]. Vous ne savez pas ce que c'est que l'amitié et puisque je ne vous l'ai pas appris vous ne le saurez jamais<sup>56</sup>.

En effet, Madame de Duras ne ménage – Dieu sait – pas sa peine pour obtenir de Villèle que Chateaubriand soit envoyé au congrès de Vérone. Et, comme elle le rappelait plus haut à son « frère », elle ne lui parlera plus que de lui : « Je ne vous parlerai pas roman aujourd'hui, vous avez trop à faire, et puis vous savez que j'ai résolu de ne plus vous parler que de vous<sup>57</sup>. » (22 août). Un peu plus tard, le 6 novembre, elle lui écrira sans détour : « C'est votre incroyable légèreté et l'occupation où vous êtes de vous-même qui absorbe tout<sup>58</sup>. » Pourtant, une fois son frère en Italie et quelques mois s'étant écoulés, elle se risque à évoquer encore sa propre activité d'écrivain : « J'ai lu *Olivier* à M<sup>me</sup> Swetchine, elle a été noyée dans les larmes<sup>59</sup>. » (21 octobre). Car *Olivier*, en dépit de son sujet difficile à énoncer, connaît une grande vogue que Madame de Duras ne cache pas : « Vous n'avez pas d'idée du succès d'*Olivier* auprès du peu

54 Chateaubriand, *CG*, t. V, p. 223.

55 *L'Amante et l'amie*, p. 321.

56 *Ibid.*

57 *Ibid.*, p. 329.

58 *Ibid.*, p. 340.

59 *Ibid.*, p. 347.



de personnes à qui je l'ai laissé lire. Mais je vais le jeter au feu<sup>60</sup>. » Dieu merci, il n'en est rien et, le 4 novembre 1822, Claire de Duras écrit encore : « *Olivier* a de grands succès, c'est une mode que de l'entendre et on ne s'en soucie que parce que je ne veux pas le montrer, le monde est ainsi fait<sup>61</sup>. » Comme à l'ordinaire, Chateaubriand est mécontent. Il se plaint. Madame de Duras, qui écrit à Rosalie de Constant le 10 septembre 1826 qu'il « faut l'aimer quand même<sup>62</sup> », lui répond le 2 décembre [1822] :

Cher frère, il n'y a pas moyen de vous écrire tout bonnement ce qu'on éprouve, vous faites des commentaires sur tout. [...] Je vous parle d'*Olivier*, y a-t-il rien de plus naturel ? Je suis très vive contre la guerre, mais enfin mon cœur n'est pour rien là dedans, et je puis être *mobile*, tout à mon aise, prenez-moi donc comme je suis, et puisque vous m'avez aimée pendant quinze ans *mobile*, concluez-en qu'on peut être mobile et constante. Je crois que je vous l'ai assez prouvé, du reste je ne vous parlerai plus d'*Olivier*, je n'y pense plus moi-même j'ai un *Moine* en tête, voilà encore ma mobilité<sup>63</sup>.

Madame de Duras a bien « un *Moine* en tête ». Autrement dit, un quatrième roman se profile. Le 18 novembre 1822, sans se décourager, elle en entretient Chateaubriand : « Savez-vous que je vous prépare un roman pour votre retour [de Vérone] ? C'est un sujet admirable, mais il faudrait plus de talent que moi, c'est le factice de la vie, guéri par la passion<sup>64</sup>. » En effet le héros du *Moine* est « un abbé d'autrefois, bien factice d'esprit et de cœur [...] et qui est ramené à tout cela et même à la vraie piété par l'amour<sup>65</sup> ». Puis, elle plaisante : « Cher frère, je ne suis qu'à vous, ou *au Moine* je ne sais lequel l'emporte dans mon cœur, il vaut bien mieux que vous [c'était déjà le cas d'Édouard] et cependant je crois que vous avez la préférence malgré ma mobilité, je ne retire pas mon amitié à mes vieux amis<sup>66</sup>. » (p. 354). Le 24 novembre,

60 *Ibid.*

61 *Ibid.*, p. 342-343.

62 Pailhès, p. 496. Le « quand même » est une allusion à l'expression « Vive le roi quand même », laquelle était en faveur chez les ultras, depuis un discours du 6 janvier 1816 de Charles de Béthisy qui se terminait par cette formule. Les ultras étaient, en effet, fort dépités de constater que Louis XVIII – à la différence de son frère le comte d'Artois, futur Charles X – pratiquait un royalisme moins « pur » que le leur.

63 *L'Amante et l'amie*, p. 353.

64 *Ibid.*, p. 352-353.

65 À Rosalie de Constant, Pailhès, p. 382, 15 mai 1824.

66 *L'Amante et l'amie*, p. 354 puis p. 351, 352 et 314.

la duchesse annonce que son roman s'est achevé comme sous l'effet d'un songe :

Adieu, cher frère, j'ai fait un *Moine* qu'on dit mieux que tout ce que j'ai fait, me voilà femme auteur, vous les détestez, faites-moi grâce, en vérité ce n'est pas moi, je ne sais ce qui me possède, un souffle, un lutin, cette fois-ci j'avais cette épée dans le corps, comme pour *Ourika*. (p. 351)

Chateaubriand, de bonne foi, pouvait faire « grâce » à sa fidèle qui était bien autre chose qu'une « femme auteur », une femme qui ose publier, mais une authentique créatrice : il pouvait apprécier les héros de son dernier roman dont certains étaient bretons comme elle et comme lui. Claire lui avait écrit le 25 novembre : « Je vous attends pour vous lire *Le Moine*, je suis impatiente de savoir si vous l'aimerez, l'héroïne est bretonne. » (p. 352). Puis elle l'interroge : « Ah ! mon roman, vous n'y pensez guère, mais que dites-vous du sujet ? » (p. 314) On ne sait ce que Chateaubriand répondit, car il était alors occupé de mille autres choses que de sa « sœur » et de ses ouvrages. Grâce à elle, il avait enfin obtenu, en décembre 1822, le grand ministère – les Affaires étrangères – qu'il désirait ardemment depuis 1814. Une fois en place, il est absorbé par sa liaison avec Cordélia de Castellane et il néglige, selon Marmont, celle qui a tant fait pour lui : « Quand les mouvements continuels qu'elle se donna eurent amené au ministère l'homme de sa prédilection, l'objet de son culte, M. de Chateaubriand, elle eut la pénible mortification d'être repoussée et de devenir étrangère aux affaires<sup>67</sup>. » *Le Moine* attendra donc. Madame de Duras, qui espérait que son « frère » lui confie son sentiment sur ce quatrième opus, devra patienter presque un an ; au cours de l'été 1823, Chateaubriand lui écrira ce billet : « J'espère vous voir vers la fin de cette semaine à Andilly. Cadix sera peut-être tombé, et vous me lirez *Le Moine*<sup>68</sup>. » Les choses doivent durer car un billet du 9 octobre 1823 contient ces phrases : « Maintenant, vous allez me lire *Le Moine*, j'irai l'entendre à Andilly dans quelques jours, si vous y êtes encore, ou à Paris, si vous revenez. » C'était bien tard.

Pendant toute une année d'intense création, Madame de Duras n'aura jamais véritablement obtenu de son « frère » l'attention que méritait son

67 *Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse, de 1792 à 1841*, Paris, Perrotin, 1857, 9 vol., t. VII, p. 207.

68 Pailhès, p. 242 puis p. 249.

œuvre, d'un ton si personnel et où elle se sentait « le plus indépendante des autres ». Chateaubriand s'égarait constamment vers les à-côtés d'une œuvre dont pourtant la profondeur ne lui échappait peut-être pas. Se peut-il que ce grand et incontestable génie ait été irrité, tel le roi de l'Écriture convoitant la brebis du pauvre, par le talent d'écrivain de Claire de Duras, lequel sera ensuite consacré par un succès éditorial notable ? « Chateaubriand vieux et infatigable jaloux », s'exclamera Sainte-Beuve dans *Le Cahier vert*<sup>69</sup>. Cette activité paraissait surtout à ce terrible égoïste un vol fait au temps – et une dispersion de l'attention – que la duchesse lui devait exclusivement. Il lui reproche donc de consacrer son énergie à peindre des peines « imaginaires » alors qu'elle pourrait s'intéresser à ses propres « malheurs réels ». Elle répondra, dans une lettre imprégnée d'une très profonde tristesse, qu'« il n'y a rien d'imaginaire dans l'expression de la douleur<sup>70</sup> » et qu'il ne doit contester la vérité des chagrins qu'elle n'exprime si bien dans ses romans que parce qu'elle les connaît à fond : « Cela est la douleur, ne me contestez donc rien, et contentez-vous de la part que vous avez eue dans des peines si cruelles et si ineffaçables<sup>71</sup>. »

### CHATEAUBRIAND EN REPENTIR

Une fois morte, le 16 janvier 1828, la « chère sœur » se métamorphose en une ombre éternellement fidèle à un frère qui l'est devenu à son tour : « qu'un de mes amis s'en aille de la terre, écrit-il, c'est comme s'il venait demeurer à mes foyers ; il ne me quitte plus<sup>72</sup> ». Plus de dix ans après la mort de Madame de Duras, Chateaubriand ne se contente plus des « quelques mots bien froids » que nous avons évoqués :

Depuis que j'ai perdu cette personne si généreuse, d'une âme si noble, d'un esprit qui réunissait quelque chose de la force de la pensée de M<sup>me</sup> de Staël à la grâce du talent de M<sup>me</sup> de La Fayette, je n'ai cessé, en la pleurant, de me

69 Sainte-Beuve, *Cahiers, tome I (Le Cahier vert) 1834-1847*, Paris, Éd. Raphaël Molho, NRF, Gallimard, 1974, p. 87.

70 *L'Amante et l'amie*, p. 389.

71 *Ibid.*, p. 389.

72 Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Le Livre de Poche, coll. « La Pochothèque », 2003-2004, 2 vol., t. I, p. 1148.

reprocher les inégalités dont j'ai pu affliger quelquefois des cœurs qui m'étaient dévoués. Veillons bien sur notre caractère. Songeons que nous pouvons, avec un attachement profond, n'en pas moins empoisonner des jours que nous rachèterions au prix de tout notre sang. Quand nos amis sont descendus dans la tombe, quel moyen avons-nous de réparer nos torts ? Nos inutiles regrets, nos vains repentirs sont-ils un remède aux peines que nous leur avons faites ? Ils auraient mieux aimé de nous un sourire pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort<sup>73</sup>.

Le remords l'agite et le trouble. Il écrit ces lignes en 1839 et elles ont trouvé leur place dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Bel hommage du « cher frère » à Claire de Duras, pour l'éternité.

Marie-Bénédicte DIETHELM

---

73 *Ibid.*, p. 1139.

reprocher les inégalités dont j'ai pu affliger quelquefois des cœurs qui m'étaient dévoués. Veillons bien sur notre caractère. Songeons que nous pouvons, avec un attachement profond, n'en pas moins empoisonner des jours que nous rachèterions au prix de tout notre sang. Quand nos amis sont descendus dans la tombe, quel moyen avons-nous de réparer nos torts ? Nos inutiles regrets, nos vains repentirs sont-ils un remède aux peines que nous leur avons faites ? Ils auraient mieux aimé de nous un sourire pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort<sup>73</sup>.

Le remords l'agite et le trouble. Il écrit ces lignes en 1839 et elles ont trouvé leur place dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Bel hommage du « cher frère » à Claire de Duras, pour l'éternité.

Marie-Bénédicte DIETHELM

---

73 *Ibid.*, p. 1139.